

Libretto

LE DERNIER SOIR

LOUIS HÉMON

LE DERNIER SOIR

nouvelles

Préface de
GENEVIÈVE CHOVELAT-PÉCHOUX

libretto

PRÉFACE

« *Puis-je espérer une lecture ?* »

LOUIS HÉMON

Cent ans plus tard, nous ne savons toujours pas ce qui est arrivé à l'auteur de *Maria Chapdelaine* le 8 juillet 1913, au soir, à la sortie de Chapleau, en Ontario, au Canada. Seule certitude, il a trouvé la mort le long d'une voie ferrée. Alors inconnu et presque misérable, il aurait eu trente-trois ans le 12 octobre. Son corps fut transporté, le 10 juillet, ou le 11, sur un tombereau vers le cimetière où on l'inhuma. Officiellement, Louis Hémon avait été fauché par la locomotive n° 1226 du *Canadian Pacific Railway* (CPR) alors qu'il « marchait sans autorisation sur la voie ferrée ». Les parents âgés, de grands bourgeois parisiens, ne remirent pas en cause cette version des faits. On évoqua une prétendue surdité pour expliquer le fatal accident. Certes, Hémon avait bel et bien eu la scarlatine enfant et subi un désagrément hivernal à Montréal – une oreille gelée –, mais il n'a jamais fait allusion au moindre handicap. Aussi la thèse de l'accident « inexplicable » laisse-t-elle dubitatif un esprit même peu porté au doute. Pourquoi ?

COMME UN ROMAN NOIR

Un rendez-vous de hobos

En 1913, Chapleau était un centre de triage ferroviaire bien connu des travailleurs itinérants qui se déplaçaient illégalement à bord des trains de marchandises. Y arrivaient chaque jour plusieurs dizaines de ces hobos, au dire d'Adé- lard Parent, mécanicien du CPR. On comptait quotidiennement alors sept à huit trains de fret et une dizaine de resquilleurs pour chaque convoi. Les clandestins du rail en partance vers l'ouest profitaient du ralentissement imposé au train par une courbe en pente à la sortie de Chapleau pour sauter discrètement à bord. Quand on a lu *Les Vagabonds du rail* de Jack London, écouté les chansons de Woody Guthrie, on sait que le contact physique entre hobos et vigiles n'avait rien de caressant. J'ai trouvé aux archives départementales du Finistère, dans un article de presse, une lettre de Hémon du 17 mai 1913, soit un mois et demi avant sa mort, où l'on découvre que voyager sans payer ne posait aucun problème moral à ce grand marcheur, pour qui «le train 11» signifie «ces instruments démodés, ses pieds»: «Je voudrais être à Vancouver avant l'hiver, écrivait Louis Hémon à son ami Jacques de Marsillac, et il y a plus de trois mille kilomètres d'ici à Vancouver et mes ressources sont d'une maigreur pittoresque. Au reste, quand je serai cousu d'or, je n'en mépriserais pas moins les trains rapides et les wagons-lits et mes moyens de locomotion seront alternativement le train 11 et les wagons de marchandises sur lesquels on fait des bouts de route quand le conducteur ne regarde pas¹.»

Autre point troublant: Hémon n'était pas seul sur la voie ferrée mais avec un Australien, Harold Jackson: les deux

1. Geneviève Chovrelat, *Louis Hémon, la Vie à écrire*, p. 311.

hommes sont morts. Jackson était-il donc sourd lui aussi? Et eussent-ils été sourds tous deux, comment n'auraient-ils pas ressenti les vibrations de ces énormes convois?

L'enquête et la lettre du curé

L'enquête du coroner (officier de justice notamment chargé d'enquêter sur la cause de toute mort violente), présidée par un ancien employé du CPR, conclut à l'imprudence des disparus et à la non-responsabilité du conducteur. «Les témoignages n'ont pas été sténographiés», est-il noté dans *L'Aventure Louis Hémon*. Mais on y apprend également que le docteur Sheahan, qui a examiné les cadavres, est lui-même médecin de la Compagnie et qu'il est le coroner. La procédure a donc été conduite par un homme à la fois juge et partie: faut-il alors s'étonner de la conclusion à décharge? Les négligences semblent caractériser le traitement de cette affaire, marquée de zones d'ombre, tout comme les conditions de l'enterrement. En effet, lorsque les parents de Louis demandèrent l'emplacement exact de la sépulture pour faire ériger une pierre tombale, le curé Roméo Gascon, seul en première ligne face à la famille, donna en mars 1916 des informations qui suggèrent l'indifférence dans laquelle les chemineaux inconnus disparaissaient. L'explication péniblement fournie laisse un malaise certain. «Après l'enquête, écrit Roméo Gascon au consul de France, il [Hémon] fut enterré dans le cimetière. Cependant nous ne pouvons trouver l'endroit exact de la fosse. Cela dû au grand nombre d'inconnus qui sont tués par accident et qui sont enterrés¹.» Pourquoi donc un si grand nombre d'accidentés? Et pourquoi la fatalité de ces accidents?

1. Geneviève Chovrelat, *Louis Hémon, la Vie à écrire*, p. 311-312.

Le champ du potier

Hémon a été enterré côté catholique et Jackson côté protestant, c'est la version officielle. Toutefois, le 18 mars 1969, l'écrivain-médecin québécois Jacques Ferron, dans un article de *L'Information médicale et paramédicale*, affirmait que Hémon et Jackson avaient été enterrés ensemble dans «le champ du potier»: cette expression, qui fait référence à l'Évangile de saint Matthieu (27, 3-10), désigne le coin réservé à l'ensevelissement des étrangers, hors l'enceinte du cimetière. Dans une préface de 1972 au premier roman de Hémon, *Colin-Maillard*, Jacques Ferron va plus loin en affirmant que «c'est une ignominie que de la [mort] prétendre accidentelle¹». Mais comme son propos vise plus à ériger une contre-figure anarchiste qu'à fournir des preuves de ce qu'il avance, on reste sur sa faim. Ses diatribes parlent surtout de l'air du temps, mais ne prouvent rien. Louis Hémon anticolonialiste, assassiné par les forces de l'ordre, la contre-figure était trop séduisante pour que le pamphlétaire ne s'en saisisse point, dût-il broder un peu! L'iconoclaste Jacques Ferron a tout de même eu le mérite d'ébouriffer, en la prenant à rebrousse-poil, la représentation traditionnelle de l'écrivain quand, dans les décennies de la Révolution tranquille au Québec (période de rupture avec la tradition, marquée par la sécularisation et l'effervescence intellectuelle et sociale), les féministes et les modernistes s'appliquaient à la noircir. Tous l'ont lu avec leurs lunettes idéologiques et ô combien filtrantes. Comme Louis Hémon était devenu dans l'imagerie traditionnelle un incontournable de la littérature québécoise, on lui reprocha en plus sa vision passéiste du pays. Lourd héritage pour un écrivain resté pas même deux ans au Canada français!

1. Louis Hémon, *Colin-Maillard*, p. 26.

Ce qui se dit à Chapleau

En 2011, à Chapleau, où le train de voyageurs pour l'Ouest ne s'arrête plus, où nous sommes arrivés après avoir parcouru une piste forestière de soixante-dix kilomètres, les gens nous ont dit, en baissant la voix, sur un ton de confidence pour évoquer la mort de leur homme célèbre, que Louis Hémon et Harold Jackson étaient... saouls. Pardon? Oui, saouls!... Les deux hommes étaient saouls. *What a surprise!* L'hypothèse est-elle vraisemblable? Force est de constater qu'elle est plus recevable que celles de la surdité ou du suicide, cette dernière ne résistant pas un instant à la confrontation avec la correspondance. Toutefois, cette version de l'ivresse n'est pas plus étayée que les autres. Au bout du cimetière, à la lisière de la forêt, la rivière Nebsquashi emportait au loin le mystère de cette mort à ce jour toujours non élucidée.

Louis Hémon, «dormeur du val» dans «un trou de verdure», rappelle «l'homme aux semelles de vent», écrivain infatigable allant toujours de l'avant. La mort, pour énigmatique qu'elle paraisse encore en cette année 2013, ne doit pas éclipser l'œuvre, comme le firent les lectures nationalistes de *Maria Chapdelaine*.

LOUIS HÉMON ÉCRIVAIN

Itinéraire

«Naissance accompagnée d'aucun phénomène météorologique», ironisa Louis Hémon dans son autoportrait publié par *Le Vélo* en 1904. Sa venue au monde le 12 octobre 1880, dans une famille de notables de la Troisième République, proche du pouvoir, permit au benjamin de Félix et de

Marie de vivre une enfance heureuse. En 1882, son père, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de lettres classiques, fut nommé à Paris. C'est dans cette ville que Louis grandit, étudia : évidemment, le lycée Louis-le-Grand et la Sorbonne pour une licence en droit ! Après son service militaire dans un bataillon sportif, il refusa, malgré son succès au concours, d'entrer à l'École coloniale dans la section Afrique où il avait été admis. Ce ne fut pas par anticolonialisme – pourquoi aurait-il passé le concours ? –, n'en déplaise à Jacques Ferron ! Avec son diplôme d'annamite, il espérait la section Asie et non l'Afrique. Il quitta Paris et s'installa à Londres à la fin de l'année 1902. Un impérieux besoin de respirer loin de son étouffante famille : la mère, ses angoisses et son désir de le marier ; le père, sa volonté de le voir mener enfin une carrière honorable, digne de son rang. Mais Louis Hémon, qui ne savait pas vraiment ce qu'il désirait, choisit l'inconfort de divers emplois alimentaires pour trouver, seul, sa voie. Comme Mowgli qui ne voulait pas dormir dans une case, le jeune homme ne souhaitait pas *se caser* comme l'entendaient ses parents. Plusieurs nouvelles nous suggèrent des rapports familiaux difficiles. Dans « L'indigne », le héros, Richard Douglas, qui a disparu, laisse deviner comment il était perçu par les siens : « Il fut la tache à moitié secrète d'une famille par ailleurs irréprochable et normale. » Mais c'est dans « Jérôme » que Louis Hémon afficha, avec toute la fougue de la jeunesse conquérante, le rejet de l'élite républicaine éclairée mais, pour lui, fossilisée en des principes rétrogrades. Pour son héros, plutôt partir pour le Canada que végéter en compagnie de barbons endimanchés. Savait-il, quand il écrivait ce texte exalté, qu'il prendrait un jour le bateau pour Québec ? Imaginait-il qu'un comédien séduit, Laurent Malet, en ferait un court métrage à l'atmosphère onirique ?

Le sport, Londres ou la naissance d'un écrivain

Dans la capitale anglaise, Louis Hémon trouva sa voie : il se découvrit écrivain. Le sport, qu'il pratiqua toute sa vie, lui permit de canaliser son énergie, d'accéder à la « force tranquille », tel son « athlète médiocre » ; mais surtout le sport l'amena à l'écriture. Le quotidien sportif *Le Vélo* lui offrit sa première publication le 1^{er} janvier 1904 avec « La rivière ». Il avait remporté le premier prix du concours de nouvelles organisé par ledit journal, qui, après ce succès prometteur, lui proposa une collaboration. Ainsi fit-il ses gammes, entre chroniques sportives et récits brefs. Et, peu à peu, sous le novelliste dont les textes s'allongeaient, perçait le romancier. Fut-elle donc forte cette volonté d'écrire qui le travailla toute sa vie ! Malgré l'incompréhension familiale, les refus successifs des journaux et des éditeurs et le manque de temps – il n'était pas rentier –, il écrivit à Londres des nouvelles et trois romans : *Colin-Maillard* ; *Battling Malone, pugiliste* (dont François Truffaut voulait faire un film) et *Monsieur Ripois et la Némésis* (adapté au cinéma par René Clément en 1955 et revisité en 1993 par Luc Béraud). Avant son départ pour le Canada, à sa manière, c'est-à-dire sans prendre la pose de l'écrivain, il informa son père de son désir de faire passer au premier plan son projet littéraire : « Je suis non seulement prêt mais désireux de voir de près des métiers considérés comme humbles. Ainsi, et pour éviter que vous ne preniez cela pour une déchéance tragique, quand le moment sera venu, je puis vous dire tout de suite que j'ai l'intention de “faire la moisson” l'été prochain. Toqué ? C'est entendu, mais ma folie est plus systématique qu'il n'apparaît au premier coup d'œil¹. »

Embarqué pour le Canada le jour de ses trente et un ans, le 12 octobre 1911, il séjourna vingt mois au Québec où il

1. Louis Hémon, *Lettres à sa famille*, p. 174.

écrivit *Maria Chapdelaine*, récit inspiré par la vie laborieuse et difficile des colons du Lac-Saint-Jean dont il partagea les travaux et les jours. Solitude sans doute douloureuse à Péribonka où le citadin, au parler étrange, peu aguerri aux durs travaux de la terre et du bois, était pris pour un *pauvre type*, acceptant de travailler pour une bouchée de pain ! Songeait-il à Londres où il avait laissé sa compagne Lydia O’Kelly, internée dans un asile psychiatrique pour démence, et à sa fillette, confiée à sa tante anglaise ? Quand il fut mortellement frappé à Chapleau, il s’en allait vers l’ouest, Winnipeg, Vancouver, porte de l’Asie... avec le projet d’écrire le vaste monde sur son chemin de retour en Europe.

AUTOUR DU DERNIER ROMAN

L’auteur de «Maria Chapdelaine»

De tous les écrits de Louis Hémon, le «récit du Canada français» fut le premier à paraître en ouvrage de librairie à Montréal en 1916. La première édition fit peu de bruit, agaça les élites canadiennes françaises qui se jugèrent ridiculisées à travers les personnages du curé et du médecin. Après l’édition française de 1921, le succès de l’auteur de *Maria Chapdelaine* ne fut vraiment pas celui de Louis Hémon. Récupérée par et pour une propagande nationale et familiale sur les deux rives de l’Atlantique, l’héroïne, comme tirée du livre, sacrée grande prêtresse de la famille et de la terre, effaça peu à peu l’écrivain dont la biographie fut formatée pour correspondre au chef-d’œuvre catholique : l’auteur devint le veuf éploré, lui qui n’avait pas épousé Lydia O’Kelly, rencontrée à Londres (avec laquelle il eut une fille le 12 avril 1909), peu présentable dans son asile de Hanwell. Cette vérité-là fut aussi cachée à sa fille, recueillie par les

parents et la sœur du père, Marie Hémon, peu après le décès de ce dernier. Par de pieux silences, la sœur laissa croire que son frère était parti pour vaincre son chagrin. Dans ce brouillage posthume de la vie et de l’œuvre, il y eut comme un gommage des textes londoniens publiés avec le bandeau «par l’auteur de *Maria Chapdelaine*». En outre, l’éditeur et la sœur tombèrent d’accord pour censurer le scabreux *Monsieur Ripois et la Némésis*. Si ce roman parut, en traduction anglaise, aux USA en 1925, il ne fut publié en France qu’en 1950, au moment où il ne heurterait plus les amoureux de *Maria Chapdelaine*. De même que son contemporain Alain-Fournier eût été contrarié de la récupération nationaliste de son *Grand Meaulnes*, on peut aisément imaginer que Hémon, à la sensibilité sociale écorchée, eût été horrifié par cette captation de la droite ultra-conservatrice.

En France

Maria Chapdelaine a fait date dans l’histoire de l’édition française ! Après les tirages faramineux, on a crié au génie de l’éditeur et à la médiocrité de l’écrivain. C’est bien ainsi que dans son *Histoire des best-sellers*, F. Rouvillois analyse ce qu’il appelle «le mystère *Maria Chapdelaine*» : grâce à des techniques nouvelles de battage médiatique, «l’éditeur-démiurge» a fait le best-seller. Dans sa stratégie de marketing, l’éditeur, avec la complicité de Marie, gardienne très moralisatrice de l’œuvre, s’est ingénié à édulcorer le «récit du Canada français», labellisé chef-d’œuvre catholique, réduit à une blquette gentille, fleurant la nostalgie d’un monde rural attaché à sa terre. Le roman, rangé sous le drapeau et la croix, fut encensé par les gens de droite et méprisé par les gens de gauche. Après la Seconde Guerre mondiale, le goût des onctions littéraires révolu, on s’est avisé qu’il était temps de publier *Monsieur Ripois et la Némésis*, mais ce *Monsieur Ripois*, on ne sait plus qui l’a écrit : on se souvient de Gérard

Philipe, pathétique Ripois, dans son dernier rôle avant sa mort. On a oublié l'auteur de *Maria Chapdelaine*, même si le roman reste souvent dans le monde francophone une porte d'entrée pour le Canada surtout quand on ne connaît pas le pays. L'argument touristique, «pays de Maria Chapdelaine sous la neige», demeure, lui aussi, un slogan publicitaire pour les voyageurs. Conjuguant, avant la mode, littérature et territoire, Hémon a inscrit sur la carte Péribonka et a permis un développement touristique de la région par la création d'un premier musée ouvert par Eva Bouchard, belle-sœur de Samuel Bédard, colon de Péribonka, chez qui Hémon avait travaillé pour connaître la vie des habitants du Lac-Saint-Jean. La demoiselle Bouchard se faisait passer pour l'héroïne et signait «Maria Chapdelaine» des photographies à son effigie. Elle échappa ainsi au mariage et put élever ses neveux orphelins tout comme la sœur et la fille de l'écrivain parent vivre, sans travailler, grâce aux droits d'auteur. À l'ingéniosité de l'éditeur s'est ajouté un qualificatif rédhibitoire en France pour accéder à la grande littérature : «régionaliste» pour le romancier supposé issu du terroir qu'il peignait. Si l'étiquette prête à sourire pour un auteur qui se présentait lui-même dans *La Presse* de Montréal comme un «Européen qui a passé le plus clair de sa vie à Paris ou à Londres», elle trahit une forme de condescendance sociolinguistique inconsciente à l'égard des Canadiens français de la part de Français normatifs à l'excès et qui se voudraient propriétaires de leur langue. Elle traduit aussi une grande méconnaissance et de l'homme et de son œuvre, et surtout une incompréhension totale de l'écrivain.

Affranchi des bienséances du milieu littéraire parisien, Hémon ne serait-il pas le précurseur de ce qu'un collectif d'écrivains a appelé, dans un manifeste paru dans *Le Monde des livres* du 15 mars 2007, une «littérature monde»?

Je me souviens

Si parler de francophonie et de minorité relève aujourd'hui quasiment de la trivialité, quand Hémon a écrit son «récit du Canada français», c'était, au début du xx^e siècle, avant-gardiste ! La peinture des francophones, à l'ombre du clocher dans leur paroisse autarcique, est le fruit d'une observation fine et sensible. Mais le roman a donné lieu à un *catéchisme nationaliste*, les institutions canadiennes françaises en ont fait la caution culturelle des politiques nataliste, agricole et linguistique. Avec *Maria Chapdelaine*, dressée en figure de proue, le ministère de la Colonisation promouvait l'installation de colons en zone boisée reculée pour faire de la terre et l'Église invitait à procréer. Maria, soudain épouse et mère, stimulait la revanche des berceaux. Or, Hémon, saisi par la très grande pauvreté des colons, a donné à voir le rôle ambigu du clergé, certes gardien d'une langue française mais aussi étouffoir de tout progrès. Son regard ô combien distancié de Français, venu d'une République fière d'être laïque, est explicité par la réponse à sa sœur quant à une éventuelle publication de *Monsieur Ripois* outre-Atlantique. «Si tu connaissais le Canada français, tu n'émettrais pas de supposition aussi comique¹.» Sa sensibilité à la langue française ne traduit pas une vision nationaliste, mais la joie de retrouver outre-Atlantique sa langue maternelle, semblable et différente, après les huit années de son séjour londonien. C'est l'écriture même de *Maria Chapdelaine* : faire entendre et comprendre ce français d'Ailleurs à ses compatriotes. La décision finale de Maria de rester au pays, malgré une vie grise de labeur, a été instrumentalisée et surmédiatisée par les nationalistes, en un temps où tous les autres écrits de Hémon ont été négligés.

1. *Ibid.*, p. 219.

Sa correspondance le montre souvent peu tendre pour l'élite locale : « Naturellement il y a des journaux français ici ; mais ils ne sont pas de première force, sauf pour les nouvelles locales : “Courrier de...” , “Les jeunes filles de notre ville répètent de jolis cantiques pour les fêtes de Noël” , ou bien : “Notre concitoyen Mr Gagnon et son épouse sont allés en promenade chez leurs parents de Québec pour quelques jours” , etc. C’est patriarcal, mais faiblard¹. » Quant au mode de vie des colons qui l’ont ému par leur courage, Hémon ne l’a pas idéalisé : il a été frappé par leur dénuement et leur vie de bêtes de somme. Lorenzo Surprenant, l’émigré à Boston, et François Paradis, le coureur de bois, renvoient aux habitants une image rugueuse de cette vie que tous deux ont refusée en vendant la terre paternelle. La mère Chapdelaine a beau vanter les mérites d’une existence paysanne dans une région reculée, elle en est cependant victime, elle qui meurt faute de soins. La fille, elle, est sans illusion quant à sa vie future si elle choisit pour époux le défricheur Eutrope Gagnon : « À travers la neige qui tombait, Maria regardait l’unique construction de planches – mi-étable et mi-grange – que son père et ses frères avaient élevée cinq ans plus tôt, et elle lui trouvait un aspect à la fois répugnant et misérable, maintenant qu’elle avait commencé à se figurer les édifices merveilleux des cités. L’intérieur chaud et fétide, le sol couvert de fumier et de paille souillée, la pompe dans un coin, dure à manœuvrer et qui grinçait fort, l’extérieur désolé, tourmenté par le vent froid, souffleté par la neige incessante : c’était le symbole de ce qui l’attendait si elle épousait un garçon comme Eutrope Gagnon, une vie de labeur grossier dans un pays triste et sauvage². » Une lettre de Hémon à son cousin Alain, retrouvée aux archives du

1. *Ibid.*, p. 180.

2. *Maria Chapdelaine*, p. 131.

Finistère, montre son point de vue distancié : « Je ne te parle point de mes travaux agricoles, vu qu’ils sont finis. L’occupation principale des habitants est de faire des provisions de bois, de viande et provisions pour l’hiver, et de calfater une fois de plus les innombrables fentes de leurs maisons de bois. Je fais donc “boucherie” , je calfate et je charrie du bois de la forêt aux maisons, toutes occupations pleines d’intérêt¹. »

Lors de la Révolution tranquille des années soixante, après cette patrimonialisation datée, Hémon s’est trouvé ballotté au gré des idéologies et des passions. Des travaux universitaires ont cependant amené un autre regard : la parution de la correspondance avec la famille en 1968 a ouvert et renouvelé le champ des études hémoniennes. Les peintres québécois ont particulièrement chéri *Maria Chapdelaine* : entre le pays rêvé aux chaudes couleurs d’un Clarence Gagnon et l’austère sobriété des paysages linceulés de neige d’un Jean-Paul Lemieux, l’héroïne du « récit du Canada français » a été portraiturée au moins trois cents fois en des visions radicalement différentes. Maria a fait aussi son cinéma, elle l’avait déjà fait pour les Français sous les traits de la douce Madeleine Renaud venue tourner avec Duvivier à Péribonka même, puis avec les beaux yeux de Michèle Morgan. Le réalisateur québécois Gilles Carle est revenu à elle, avec deux longs métrages : *La Mort d’un bûcheron* et *Maria Chapdelaine*. Carole Laure, belle et mystérieuse, a été *sa* Maria. Les publications de ou sur *Maria Chapdelaine* jalonnent l’édition québécoise, rééditions mais aussi suites, adaptations, sans parler des produits dérivés. Dans un Québec où la question nationale demeure en suspens, le roman a cristallisé la représentation mythique du pays en train de se construire, l’écrivain a participé au roman national en donnant ses lettres de noblesse aux coureurs de

1. Geneviève Chovrelat, *Louis Hémon, la Vie à écrire*, p. 313-314.

bois avec François Paradis et aux défricheurs avec le père et la mère Chapdelaine. Pluriel désormais, l'auteur de *Maria Chapdelaine*, monument national à abattre ou à décaper, reste porteur pour les éditeurs; ses textes sont toujours disponibles.

LE DERNIER SOIR

À lui seul, Louis Hémon a écrit une page d'histoire franco-qubécoise, mais le réduire à son dernier roman serait une erreur. C'est ce que permettent de comprendre, comme autant de contrepoints, les nouvelles qui ponctuent le parcours de l'écrivain de 1904 à 1913.

Ce recueil est conçu comme un itinéraire de découverte, sur des sentiers peu connus en France. Textes courts et plus longs, récits publiés de son vivant dans *Le Vélo* devenu *Le Journal de l'Automobile et de tous les sports* en 1905, dans *L'Auto*, *Force*, *Le Journal* et *Le Temps*, d'autres aussi, parus à titre posthume, comme «L'enquête», nouvelle mise en ligne par les archives de l'Université de Montréal, dépositaires des fonds Hémon.

Ces nouvelles furent les seuls textes publiés du vivant de Louis Hémon. Elles lui apportèrent, à défaut de gloire, une modeste reconnaissance. La nouvelle était un genre qu'il affectionnait, lui, grand lecteur de Maupassant et Kipling. Leurs influences mêlées se font sentir dès le premier texte, «La rivière», par le thème aquatique et l'allusion à «Kotick, le jeune phoque blanc», un des héros du *Livre de la jungle*. Les nouvelles permettent d'apprécier toute la dimension de l'écrivain, la grande variété de ses thèmes, l'originalité de son écriture tendue entre force et sensibilité, indigna-

tion et humour. Les nouvelles conjuguent réalisme et poésie en des accents marqués aussi par Hugo, Nerval, Verlaine et Rimbaud. Les nouvelles jouent comme des balises dans son parcours d'homme et d'écrivain. Dans le «mentir-vrai» du récit bref apparaissent des questions qui travaillent plus personnellement l'auteur comme le rapport à la nature, le sport, les liens familiaux, la difficile paternité, la vie d'artiste. Les nouvelles donnent à voir une œuvre en train de se construire, tant les liens tissés d'un texte à l'autre résistent. Elles annoncent aussi les romans à venir. Ainsi Father Flanagan, dans «Celui qui voit les dieux», par son prosélytisme intraitable, prélude-t-il à la dénonciation de l'intolérance religieuse dans *Colin-Maillard*, avec le révérend Keeling, prédicateur charismatique peint comme un fanatique en plein délire. Pat Malone, le pugiliste, héros du deuxième roman pour qui «plus dure sera la chute», est appelé, rappelé par la galerie des boxeurs pathétiques auxquels l'écrivain reste fidèle. Ripois apparaît déjà en père stupide dans une nouvelle désopilante, «Le sauvetage»; Golda, la femme suicidée de «L'enquête», esquisse la tragique liaison romanesque entre le sinistre Ripois et la lumineuse Ella qui en mourra.

La trame des liens entre tous ces textes, parfois très visible, parfois plus ténue, explique le choix de les présenter selon des thématiques qui s'offrent d'elles-mêmes par leur récurrence: Côté France, Boxe et Londres. Ce choix, proche de l'ordre chronologique, présente l'intérêt d'accompagner l'évolution de l'écrivain.

Côté France

Dans la première section, les influences de Maupassant et Kipling demeurent très fortes. Le recours au «je» narrateur et le thème de l'eau, lié au fantastique, plongent avec «La peur» en un texte palimpseste du nouvelliste français.

« Jérôme » fait écho à Kipling à travers l'opposition fondatrice nature/culture, les expressions allusives et la question saugrenue de demander à un chien s'il a lu *Le Livre de la jungle*. Cette nouvelle, qui sonne comme un manifeste exalté de rupture avec la bourgeoise famille, réinscrit de manière complexe l'urgence d'une culture partagée. Dans ce contexte français, se découvre une sensualité pré-écologique dans le rapport à la nature et l'importance du sport, qui permet au jeune homme de prendre conscience de son corps, de le fortifier et de tremper ainsi son caractère. « Le fusil à cartouche », seul récit à se dérouler au Canada français, vient après « Jérôme », qui évoque un départ au Canada. Dans cet ensemble de nouvelles, qui suivent l'écrivain de ses débuts à sa mort, apparaît la très modeste place dévolue au Canada français qu'une fortune littéraire si singulière a largement surévaluée.

Ces textes brefs éclaboussent de jeunesse, de fraîcheur enjouée : tout paraît encore possible au jeune conquérant, prompt à l'humour, voire à la fantaisie. On voit émerger un projet littéraire qui s'enlace étroitement à la pratique et à la conception du sport en plein air, en eau libre, pour devenir un projet de vie, plein de promesses, non sans parfois des notes plus sombres. Dans « La vieille », l'héroïne éponyme qu'on ne laisse pas mourir tranquille est aussi un souvenir de Maupassant ; « La belle que voilà » ramène, avec les retrouvailles des deux camarades Thibault et Raquet, « le vert paradis des amours enfantines » baudelairien, tandis que la thématique de l'amour d'adolescence perdu fait songer à un auteur contemporain de Louis Hémon, Alain-Fournier. Mais, malgré des résonances nervaliennes, dans un registre plus réaliste que *Le Grand Meaulnes*, la nouvelle fait écho à tous les héros déceptifs pour qui, tel le Frédéric Moreau de *L'Éducation sentimentale*, le souvenir semble le meilleur moment dans une vie qui s'en va.

L'univers demeure alors très souvent masculin, comme l'étaient, il est vrai, les milieux sportifs de l'époque et tout particulièrement celui des boxeurs.

Boxe

Incontournable dans l'itinéraire et l'œuvre de Louis Hémon, la boxe s'inscrit en réaction, dans une histoire familiale où le père n'a que mépris pour le corps et les activités physiques. S'afficher avec un boxeur à la gueule patibulaire pour ami, tel Bert Adams dans « La défaite », c'est, pour Hémon, s'affranchir des préjugés sociaux de sa caste fondés sur les apparences : sous un visage de brute épaisse, Bert Adams est une âme sensible. La boxe, c'est aussi se confronter à soi-même, dans l'épreuve du courage physique et de la peur des coups maîtrisée. La boxe, c'est pour Louis, enfant privilégié, l'école du brassage social dans un corps à corps viril. Les femmes, dans « Le combat sur la grève » et « La défaite », sont des personnages négatifs, destructeurs de l'homme en une vision plutôt caricaturale. En cette année 1904, le jeune Hémon a du mal à trouver sa place auprès d'elles. Préférerait-il les hommes ? On peut se poser la question, tant nous restons dans un univers masculin admiré : mais les textes à venir semblent l'infirmier. Le ton est très différent dans « Père inconnu » (1910), où le protagoniste masculin, appelé le Boucher Sportif, qui assiste à un combat, reconnaît sous les traits du plus jeune des adversaires une femme avec laquelle il a eu autrefois une liaison. La manière dont ce père putatif regarde le novice laisse entendre qu'il n'y a pas de place pour la mère : l'homme brille par son égoïsme.

Pour notre jeune Français vivant à l'étranger, la boxe est aussi une démarche vers l'autre, doublement autre, par sa nationalité et par sa classe sociale. Parler de la boxe comme Louis Hémon le fit dans ses chroniques peut paraître parfois relever d'un complexe d'originalité juvénile, mais dans les

nouvelles l'évocation sonne juste, fine et tendre à la fois : les boxeurs incarnent la sueur mais aussi la chaleur humaine et le franc respect, loin des mondanités hypocrites. Hémon aime ces hommes qu'il montre dans les « Chroniques du Cadgers' Club ». Rivaux et/ou fraternels, les garçons se cognent dans un beau jeu ou pas, mais ils se reconnaissent dans ce respect de celui qui fait front. La boxe crée ce lien social entre les pauvres bougres et le patron, fasciné par ces gars qui n'ont pas peur. La fraternité des coups donne à ces êtres malmenés par la société une force qui est un savoir-être face à la vie : le combat, parce que c'est le seul choix qui vaille, malgré le risque de la défaite. Fascination pour la force chez Hémon ? On pourrait le croire à première vue, mais les boxeurs sont trop cassés pour qu'on ose une telle affirmation. Non, la boxe plutôt comme tenant lieu de philosophie à celui pour qui la littérature est devenue dans l'anonymat de la grande ville un sport de combat. Ne pas lâcher ! Le pugiliste, dans sa pugnacité et sa ténacité, est frère du « coureur de marathon ». La fréquentation du ring a fait découvrir à Louis Hémon une misère noire, que le jeune Parisien, issu des beaux quartiers, ne soupçonnait pas. Le nouvelliste a fréquenté des hommes, montés sur le ring par plaisir mais aussi par nécessité. Les boxeurs, héros d'un quotidien trivial, ouvrent à Hémon un monde de souffrances et de luttes, faisant de leur sport une révélation de la misère.

Londres

Précurseur de la littérature sportive, Hémon est aussi un grand écrivain de la capitale anglaise. Londres est inséparable de son œuvre : nouvelles et romans. Bien sûr, ce n'est pas la ville des touristes, mais celle des marginaux, des exclus. Il s'intéresse surtout au quartier populaire de l'East End et à sa population bigarrée, montre Londres comme une ville de migrants, où les étrangers venus dans l'espoir de

trouver meilleure fortune se côtoient avec tous les préjugés de leurs communautés respectives. Ainsi les pauvres bougres de l'East End sont-ils pétris de racisme à l'encontre de ces artisans et commerçants juifs qui ont réussi alors qu'eux-mêmes se battent pour survivre. Toutes ces descriptions d'un antisémitisme ordinaire que nous retrouvons plus violentes dans *Colin-Maillard* sont prémonitoires du nazisme à venir. Le chômeur anglais, à l'instar de Blakeston père, n'est pas idéalisé : Hémon le dépeint oppresseur opprimé à la main leste contre sa femme après quelques verres de trop, à l'autorité parentale ravageuse dans son égoïsme et son irresponsabilité. Dans cette découverte du pauvre peuple qui trime, l'écrivain semble effaré par la misère ambiante. La cruauté de la vie faite aux pauvres l'indigne profondément et son indignation, distanciée, se traduit par un humour noir qui rappelle *Les Soliloques du pauvre* de Jehan-Rictus, ainsi dans « Le dernier soir » : « L'hiver était cruel dans Bethnal Green ; il avait apporté plus de misère encore que les hivers précédents, et les souscriptions charitables, les fonds de secours, les donations du Gouvernement, si larges, si magnifiques dans les colonnes des journaux, avaient fondu sans laisser de traces au milieu de tout ce peuple dépossédé. » Cette misère qui gangrène tout frappe plus cruellement encore les plus faibles : les enfants Blakeston, affamés, la jeune Sal dans « Le dernier soir », qui après les violences familiales aura à subir le harcèlement de son futur patron. La petite Lizzie Blakeston qui voulait danser mais que son père oblige à travailler pourrait être une de ces enfants « dont pas un seul ne rit » décrits par Victor Hugo dans « Melancholia ». Le sort des enfants indigents a visiblement ébranlé l'écrivain, de « Lizzie Blakeston » à *Colin-Maillard* avec l'insupportable mortalité infantile et à *Battling Malone, pugiliste* avec les enfants des rues. Seul, tel un migrant déclassé, le nouvelliste a connu intimement la ville et ses misérables ; il a découvert ce que

jamais on ne lui enseigna : l'agression de la misère détruisant l'humanité. Le contact avec cette réalité a brisé sa fantaisie et les nouvelles londoniennes sont souvent noires. Elles ne relèvent toutefois pas du catalogue misérabiliste que pourrait laisser supposer l'évocation des problèmes sociaux de la capitale anglaise. Un humour noir ou une tendresse amusée donnent une note particulière aux récits. La litote et l'ellipse s'entrelacent et stimulent l'imaginaire du lecteur. L'écriture de Hémon n'est plus dans la démonstration, mais dans la force de suggestion.

Comme les déshérités de l'East End, qui semblent confinés par une barrière mentale dans leurs rues populeuses, les rares parvenus sont eux aussi enfermés par leurs préjugés dans les quartiers cossus. Dans «La destinée de Miss Winthrop-Smith», l'héroïne méprise la proposition de mariage d'un pépiniériste de banlieue pour ne pas quitter la City où elle pourra continuer à se sentir importante ; il lui reste malgré tout un léger regret de la douceur fraîche des plantes. Dans «Le messenger», Mr Algernon Ashford, le furieux rédacteur rétrograde de courriers aux journaux, dans son imposante maison de Golders' Green, regarde sa fille sur la pelouse fleurie tandis qu'un avion ouvre l'espace. Quelques lueurs et couleurs apparaissent dans des pages parfois franchement drôles, voire sarcastiques à l'encontre de personnages pétrifiés dans la certitude de leur importance. On y retrouve des accents plus anciens, mais l'ensemble des nouvelles traduit aussi une vision du monde qui a évolué, et dont Londres semble le catalyseur et le révélateur. En particulier, la vie d'artiste n'est pas la bohème romantique espérée dans «Jérôme», mais une succession de frustrations que montrent «Le tam-tam» et «Lizzie Blakeston».

Londres marque le passage à la vie d'homme dans le parcours de l'écrivain, une épreuve de vérité sur soi au milieu d'inconnus étrangers, sans la protection de la famille, sans le

réseau de sa caste. C'est aussi à Londres que Louis Hémon devient père, une paternité non désirée mais assumée par la reconnaissance de l'enfant et une prise en charge financière difficile et irrégulière. L'amour, rarement heureux, ne résiste pas aux complications du réel et la mort semble la seule sortie possible et digne. La petite Lizzie aux rêves brisés, flottant sur la Tamise, dans le souvenir de Gwynplaine, le héros hugolien de *L'Homme qui rit*, annonce le passage au grand cours et surtout met au jour une éthique et une esthétique de l'écriture forgée à l'oxymore londonien : la misère noire et le luxe éclatant. «C'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches.» Après Gwynplaine, dénonçant à la Chambre des lords les méfaits de la royauté, les héros de Louis Hémon répètent l'insupportabilité de la misère. Louis Hémon a écrit Londres qui l'a fait écrivain.

Précurseur en bien des domaines, il reste un écrivain à découvrir.

GENEVIÈVE CHOURELAT-PÉCHOUX

Ouvrages cités

- AYOTTE Alfred, TREMBLAY Victor, *L'Aventure Louis Hémon*, Montréal, Fides, 1974.
- CHOURELAT Geneviève, *Louis Hémon, la Vie à écrire*, Louvain-Paris, Peeters, 2003.
- HÉMON Louis, *Colin-Maillard*, préface de Jacques Ferron, Montréal, Éditions du Jour, 1972.
- HÉMON Louis, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Lux, 2004.
- HÉMON Louis, *Lettres à sa famille*, Quimper, Calligrammes, 1985.
- HÉMON Louis, *Au pied de la lettre : Louis Hémon, chroniqueur sportif*, Valdoie, Prête-moi ta plume, 2003.
- HUGO Victor, *L'Homme qui rit*, Paris, Flammarion, 1982.

CÔTÉ FRANCE

LA RIVIÈRE

Chaque soir, quand le travail du jour est fait, le même train de banlieue me ramène lentement chez moi, et je retrouve ma rivière.

Elle coule tranquille, froide et profonde, entre deux berges plates semées d'ormeaux. J'ignore d'où elle vient et je m'en moque ; je sais qu'un peu plus loin elle va trouver des quais, des pontons et des garages, et l'animation bruyante d'une ville de canotiers, mais ce que j'aime d'elle, c'est un tronçon de trois cents mètres, entre deux tournants, au milieu de la dure campagne.

Je m'arrête un instant sur son bord, avec un coup d'œil amical au paysage familier, et quand j'ai sauté à l'eau d'un bond et que, dix mètres plus loin, je remonte à la lumière, je sens que je suis lavé, lavé jusqu'au cœur de la fatigue et de l'ennui du jour, et des pensées mauvaises de la Cité.

Alors je remonte lentement le long de la berge, tout au bonheur de sentir mes muscles jouer dans l'eau fraîche, jusqu'à la limite de mon empire, un coude de la rivière que domine, sur un tertre de six pieds, un bouquet d'ormeaux.

Plus loin, c'est une contrée vague et redoutable, où les berges descendent en marécages dans l'eau trouble, qui doit se peupler, pour le nageur, d'herbes mauvaises et de dangers incertains. Au lieu qu'ici, entre les rives connues, il me semble que rien ne peut m'atteindre, et la racine qui

m'effleure, et le remous qui m'entraîne un peu sont des choses inoffensives et familières.

Je puis me souvenir d'un temps où je ne m'aventurais dans l'eau, l'eau dangereuse et froide, qu'avec une méfiance hostile : d'un temps où, après quelques minutes de bain, je revenais à la berge, les membres raidis, heureux de sentir la terre sous mes pieds. J'ai appris, jour après jour, à glisser entre les nénuphars, bien allongé pour fendre l'eau sans effort, à piquer dans l'ombre des ormeaux pour ressortir au grand soleil, à sauter droit devant moi, après dix pas d'élan, pour tomber en plein courant les pieds d'abord, et trouver l'eau sans éclaboussure ; et j'ai appris, l'une après l'autre, appris et aimé toutes les nages, depuis la brasse tranquille et sûre, jusqu'au «strudgeon» précipité, qui vous donne l'air, dans les remous d'eau soulevée, d'un cachalot fonçant sur sa proie.

*
* *

Ô vous qui, une fois la semaine, mijotez en des baignoires, ou même vous qui, à de rares intervalles, allez barboter dans le «grand bain» étroit de quelque établissement malpropre, je vous plains du fond de mon cœur.

Vous ne savez pas ce que c'est que de filer dans l'eau claire, en un coin de rivière qui semble si loin du monde qu'on s'y sent l'âme libre et sauvage d'un primitif ; vous ne savez pas ce que c'est de descendre trois cents mètres de courant en *over-arm*, nagée à toute allure, quand des mois d'entraînement vous ont fait les membres forts et le souffle long ; de tendre tous ses muscles pour l'effort précis et désespéré de la fin, et puis de se retourner d'un brusque coup de reins, pour se trouver face à son propre sillage, et attendre sans bouger, le nez sous l'eau, que les remous légers viennent vous clapoter au front.

Certains soirs, quand, après une longue, longue journée étouffante d'été, le soleil commence à peine à décroître, je viens vers ma rivière, si las qu'il me semble que ma force et mon courage m'aient abandonné pour jamais.

Mais je me laisse aller au courant, et, bercé par l'eau fraîche, quand le ciel attendrit ses nuances, je sens descendre en moi la grande paix tranquille qui vient d'au-delà des ormeaux.

*
* *

Pourtant les plus beaux jours sont ceux de la fin, quand vient l'automne. L'eau est chaque jour plus froide, et, chaque jour plus nombreuses, on voit les feuilles jaunies descendre au long de la rivière. Le jour se meurt quand j'arrive, et, par certains soirs brumeux et gris, il fait si sombre qu'on sent déjà la nuit prochaine. Mais je sens ma force en moi, et je remonte sans hâte vers le tertre planté d'arbres, d'où je regarde agoniser la lumière.

C'est alors qu'il fait bon jouer dans l'eau, quand les moindres remous se teintent de reflets orange, et que les troncs des ormeaux montent comme des colonnes noires, dans le ciel attendri ; qu'il fait bon, comme Kotick, le jeune phoque blanc dont parle Kipling, nager en rond dans les derniers rayons du soleil pâle, ou se tenir debout dans l'eau pour regarder le vaste monde, ou encore prendre un grand élan pour s'arrêter net, d'un effort subit, à six pouces d'une pierre aiguë.

Parfois, quand l'ombre descend sur les berges plates, elles prennent, à mes yeux, un aspect de redoutable mystère. La nuit a fait le silence dans les champs tristes, on ne voit ni homme ni maison, et, parce que je me trouve, seul et nu, au milieu de la large campagne, voici que mon âme de civilisé,

soudain rajeunie de trois mille ans, fait de moi un contemporain des premiers âges.

J'oublie que j'ai travaillé tout le jour dans un bureau sombre, parmi les maisons à sept étages, et, penché sur le courant, je guette, l'oreille tendue, les bruits confus qui sortent de l'ombre. Il me semble que là-bas, au fond de l'inconnu traître, d'autres êtres vont se lever d'entre les roseaux, et marcher vers moi dans les ténèbres; que les habitants séculaires des marécages, troublés dans leur possession tranquille, sont prêts à se lever pour la défendre.

Alors j'entre dans l'eau sans bruit, et, durant d'interminables minutes, nageant doucement, j'épie la rive hostile.

Je me plais à croire qu'« Ils » sont là, aux aguets comme moi dans la nuit sombre, et qu'ils vont paraître soudain et surgir d'entre les arbres, redoutables, nus, musclés comme des bêtes de combat.

*
* *

Ce n'est qu'un jeu et je me moque de moi-même, mais il est certains soirs où je me surprends à les attendre vraiment, et je retiens mon souffle, les muscles bandés pour la fuite ou la défense, tremblant de froid et d'anxiété dans les ténèbres.

Et le premier bruit qui rompt le silence : une motte de terre s'effritant dans l'eau, le cri plaintif d'un oiseau de nuit dans la campagne, m'est un prétexte pour me détendre soudain, et descendre le courant dans un effort furieux, d'un rythme qui va s'exaspérant, jusqu'aux dernières brasses affolées qui me jettent à la berge, haletant, et les mains tendues pour saisir.

D'autres fois... mais, en vérité, elles doivent sembler ridicules, à tout autre, les chimères amies qui peuplent pour moi ma rivière; mais, brouillard ou soleil, nuit ou lumière, jamais elle n'a manqué un seul soir de me donner le repos

tranquille et l'oubli, et, d'année en année, elle m'a fait plus fort et meilleur.

Il y a des matins maussades et gris où je sens gémir en moi, sous le ciel brouillé, tout ce qui peut y dormir de mécontentement et d'amertume; des soirs pesants où je suis sans raison triste et fatigué; et, plus redoutables encore, de belles journées venteuses et claires où je sens ma force monter en moi, quand l'air frais et le soleil hésitant font aux femmes, dans la rue, des figures de vierges tendres.

Mais il me suffit, pour retrouver ma paix heureuse, de songer à l'eau qui m'attend là-bas, l'eau tranquille, froide et profonde, où je sauterai d'un bond, et qui se refermera sur moi.

(Prix d'honneur du Concours de Vacances)
Le Vělo, 20 janvier 1904.

HISTOIRE D'UN ATHLÈTE MÉDIOCRE

Peu importe son nom ; c'était un bon jeune homme comme tous les autres. Seulement, vers sa vingtième année, il se prit soudain à penser que le sport était la plus belle et la plus noble chose du monde, et que le but de sa vie serait atteint s'il pouvait, rien qu'une fois, connaître les joies éternelles de l'effort et de la victoire.

Le cyclisme lui fut épargné ; il songea bien, quelque temps, qu'il serait beau de s'en aller en coup de vent dans le sillage des quintuplettes (je parle d'une époque reculée), quand les clameurs de la foule montent dans le vélodrome et que les coureurs, désespérément pliés sur leurs poignets raidés, passent, s'éloignent et reviennent dans une ronde affolée ; mais il fut tenté davantage par un autre sport d'une simplicité plus belle, et son premier rêve fut d'être sacré champion sur une ligne droite gazonnée, où des cordes tendues tracent cinq sentiers étroits et longs, propices aux foulées rapides.

*
* *

Il s'entraîna minutieusement, courut rageusement, et fut battu honteusement ; mais il avait l'espérance tenace, ce garçon, et il fallut deux saisons pour tuer la vision merveilleuse d'un jeune athlète qui lui ressemblait de façon

frappante, et passait le poteau d'arrivée toujours en tête, dans des « temps » toujours surprenants.

Il connut les soirs tranquilles où la fraîcheur descend sur le Bois, quand des gens de sexes variés, mais uniformément habillés de blanc, jouent au tennis avec élégance, pleins d'un calme mépris pour les pauvres diables court-vêtus qui tournent sans répit, haletants et blêmes, ou s'accroupissent pour un « départ », prêts à la détente soudaine qui doit les lancer en avant. Il acheta tous les manuels d'entraînement, suivit tous les conseils, fut chaste et sobre, et s'habitua à dire avec indifférence : « Oh ! moi, je fais ça pour m'amuser », refoulant chaque jour plus profondément son rêve désespéré.

Il connut aussi les matins ensoleillés où l'on se sent si plein de vigueur, et où cela paraît vraiment si court – 100 mètres – que tous les espoirs semblent permis. Il apprit ce que c'est que d'avoir un handicap favorable, prendre un bon départ, foncer sur le poteau d'un tel effort qu'il semble venir à vous, pour voir soudain, à dix mètres du but, le *scratchman* surgir comme un boulet, passer, et gagner sur son élan, en trois foulées souples qui couvrent le terrain sans effort. Il apprit tout cela, et tant d'autres choses du même genre que son espoir obstiné le délaissa enfin.

Seulement, il ne se contenta pas d'abandonner tout exercice et de se transformer en « compétence » à l'usage des jeunes générations. Il laissa moisir dans un coin le maillot, la culotte de course et les souliers à pointes, et se forgea un rêve nouveau.

*
* *

Il vit une large rivière tranquille, entre deux berges où se tassait la foule endimanchée, et, sur l'eau, au « huit » d'un *outrigger*, il vit un rameur qui lui ressemblait comme un frère,

arc-bouté et tirant furieusement sur l'aviron, avec la perspective de sept larges dos, devant lui, pareillement tendus.

Il commença humblement : rama dans de lourdes yoles dont les « systèmes » étaient uniformément faussés, avec de lourds avirons, qui, après dix minutes de « remonte », lui installaient d'effroyables crampes dans les avant-bras. Il écouta avec déférence un monsieur barbu et ventru lui dire qu'il ne faisait aucun progrès, et parler en hochant la tête de l'époque bienheureuse où les hommes étaient des hommes, et où l'on savait ramer. Il vint passer des soirs à contempler le paysage mélancolique de Courbevoie-Asnières, en caressant le fol espoir que, peut-être, s'il y avait un bateau disponible, et des rameurs, et si l'entraîneur avait le temps, on pourrait « sortir ». On ne sortait pas ; mais il n'en continuait pas moins ce qu'il s'était, une fois pour toutes, appris à lui-même, à savoir que l'Aviron est un dieu, que Lein est son prophète, et que le bonheur sur cette terre consiste évidemment à faire triompher le pavillon bleu et or entre le pont Bineau et le pont d'Asnières.

Il montra enfin une telle bonne volonté qu'on lui confia, après quelques mois, le poste de remplaçant en titre de l'équipe seconde de débutants, et, plein d'un juste orgueil, il suivit un régime plus strict et se maintint dans une forme irréprochable, pour le cas invraisemblable où l'on pourrait avoir besoin de lui.

Quand l'occasion si longtemps attendue se présenta, il se mit en bateau, pour la course, avec la résolution féroce d'être victorieux. Il « tira » comme un damné, vit son équipe battue, entendit son chef de nage lui dire qu'il avait ignoblement cafouillé, et baissa la tête quand une demi-douzaine de messieurs entre deux âges déplorèrent entre eux, avec une tristesse digne, la présomption de ces jeunes gens qui croyaient tout savoir, et n'écoutaient point leurs aînés. Il pensa avec simplicité qu'ils devaient avoir raison et recommença à s'entraîner.

*

**

Il lui suffisait, comme récompense, de faire parfois office de bouche-trou dans une équipe constituée, et de goûter un quart d'heure l'ivresse sauvage de donner tout son effort à la cadence de sept efforts semblables, quand l'attaque rythmée des avirons mord l'eau avec une précision brutale. Et, à défaut de pareilles joies, il lui suffisait de jouir de la dernière heure de lumière sur la triste banlieue, quand l'obscurité commence à cacher les usines, et que l'île de l'« Artilleur », désertée, ressemble à de la vraie campagne. C'est un paysage peu pittoresque, borné par deux ponts entre lesquels coule un fleuve sale, mais l'approche de la nuit y met parfois une infinie douceur, et il l'aimait. J'ai déjà dit que c'était un étrange garçon.

Il lui arrivait quelquefois, à la fin d'un parcours trop dur, de sentir ses yeux s'obscurcir et son cœur prêt à éclater, et, épuisé, il suivait seulement le rythme du coup d'aviron, suspendant un peu son effort pour reprendre son souffle et reposer ses membres las. En rentrant chez lui, ces soirs-là, pour n'avoir pas tiré jusqu'au bout, il se traitait de lâche tout le long du chemin.

*

**

Quand vint l'automne, il se prit à penser que tous ces sports n'étaient guère que des jeux splendides, et que le premier devoir d'un athlète était de cultiver méthodiquement son corps, et de développer ses muscles par des exercices raisonnés.

Il acheta donc des haltères de six livres, et couvrit les murs de sa chambre de photographies qui représentaient Sandow

dans toutes les attitudes, musculeux, souriant et frisé, et, plein de mépris pour sa propre image, il « travailla » soir et matin.

Il ne pouvait s'empêcher de trouver que ses progrès étaient un peu lents, et, quand les semaines d'exercice régulier n'avaient amené qu'un développement insensible, il se demandait amèrement pourquoi les inventeurs de méthodes racontent l'histoire, en tête de leurs traités, de gringalets à qui trois mois d'entraînement ont donné des épaules surprenantes. Mais sa nouvelle chimère avait la vie dure – comme les autres – et, tantôt désespérant, tantôt plein d'ardeur, il continua de suer devant sa glace – soir et matin.

Il trouvait sa récompense dans la joie saine et peu coûteuse d'aller contempler l'*Arès Borghèse* au musée du Louvre, en songeant à l'époque éloignée mais certaine où il verrait, lui aussi, surgir de lui-même la Beauté.

*
* *

Mon histoire s'arrêtera là, parce qu'il faut bien qu'elle s'arrête. Elle n'est ni neuve ni belle ; mais on a, de nos jours, tant parlé de champions que j'ai voulu parler un peu de la simple vie d'un garçon médiocrement doué et malchanceux, et pour cela très humain.

Ne le plaignez pas, car il ne s'est jamais plaint lui-même. Vint un jour où il s'aperçut qu'il n'avait pas donné son effort en vain, et que, pour avoir lutté désespérément, faibli parfois, et pourtant continué, il était venu singulièrement près de sa chimère. À défaut de médailles, il avait gagné à sa montée tenace la force tranquille et la simplicité.

Ce ne fut que plus tard qu'il apprit que toutes ces années de sport sans gloire l'avaient quelque peu trempé pour la vie.

Le Vélo, 12 février 1904.

LE RECORD

Quand viennent les premiers souffles embaumés du printemps, l'élite de la jeunesse française arbore des chemises mauves, songe à des modistes, et fredonne *Sourire d'avril*, en se rendant à ses affaires. Une méprisable minorité achète, selon les cas, des « bains de mer » ou des souliers à pointes, et songe à se couvrir de gloire. C'est la minorité qui m'intéresse.

La vie du coureur à pied est un tissu d'énergie et de sacrifices. Il lui faut encourir le large mépris des gens sensés – et obèses – qui objectent avec simplicité qu'il est ridicule de s'exercer à la course puisque dans les cas pressés on peut toujours, pour trois sous, prendre le tramway. Il sait que, si la nature et la chance s'unissent pour le favoriser, il arrivera peut-être à faire une maigre collection de zinc d'art et de médailles d'un métal douteux ; que, quels que soient son mérite et ses efforts, il ne viendra jamais que quelques centaines de spectateurs pour le voir vaincre ou tomber ; et qu'il est encore plus probable que même cette maigre gloire restera toujours hors de sa portée, et qu'il demeurera perdu dans la foule de ceux qui, obstinément, tels les chevaux de bois de Verlaine, « tournent sans espoir de foin ». En vérité, je vous le dis, le coureur à pied est, en son genre, un martyr.

*
* *